

Traduire le darwinisme dans le domaine sociopolitique: sur quelques stratégies (més)interprétatives à l'œuvre dans le darwinisme social

Translating Darwinism for socio-political matters: on some (mis)interpretive strategies at work within Social Darwinism

Abstract: This paper revisits Michel Foucault's idea according to which the notion of population appears in the administrative domain during the 18th century, then plays an important role in the elaboration of Darwin's theory of evolution by natural selection and then returns to the socio-political domain in the form of Social Darwinism. Using Foucault's analysis of variolation, I identify three main characteristics of the 18th century administrative notion of population and I show that they indeed play a decisive role in Darwin's theory of natural selection. However, using mainly Gustave Le Bon's example, I show that these characteristics are often, depending on the demonstrative goals at hand, implicitly or explicitly denied by Social Darwinists. This strategy is both helped by and contributes to a large liberty assumed by Social Darwinists with respect to the units of selection that alternate (again, depending on the various demonstrative goals) in taking center stage in their discourses.

Keywords: population, Foucault, Darwin, Social Darwinism, Gustave Le Bon, units of selection

Cet article a comme but la mise à l'épreuve – partielle, sans doute, dans plusieurs sens du terme – d'une thèse avancée par Michel Foucault dans ses cours donnés au Collège de France en 1976 et 1978. Une partie de ces cours – notamment les trois premières leçons de *Sécurité, territoire, population* et la toute dernière de « *Il faut défendre la société* » – est dédiée à la description de la manière dans laquelle la notion de « population » est parue dans les divers domaines de l'administration au cours du XVIII^e siècle, a été ensuite reprise en biologie – surtout avec le développement de la théorie de la sélection naturelle par Charles Darwin –, pour retourner finalement dans le domaine sociopolitique dans les travaux des divers auteurs qui sont parfois groupés sous la catégorie de « darwinistes sociaux ». Notre intervention se propose de vérifier cette idée foucauldienne du point de vue théorique, et non pas

* Department of Interdisciplinary Research in Social Sciences and Humanities, "Alexandru Ioan Cuza" University of Iași, Romania; email: ciprianjeler@yahoo.com

historique. En d'autres mots, même si cette filiation historique est très plausible, il n'est pas inutile de vérifier dans quelle mesure cette notion de population reste *la même* lorsqu'elle est ainsi transposée ou traduite d'un domaine à l'autre, d'un régime discursif à un autre.

Précisons que cette vérification ne peut être ici que très schématique. Une mise à l'épreuve approfondie de cette thèse constituerait tout un projet de recherche sur l'apparition et l'évolution de ce terme pendant – au moins – les deux siècles entre la moitié du XVIII^e et la moitié du XX^e. Prétendre de faire cela dans le cadre d'un court article serait pour le moins présomptueux. Nous allons donc nous limiter ici à travailler d'une manière schématique. Et cela, dans deux sens du mot. D'un côté, au lieu de suivre le devenir historique nuancé de la notion de population, les inflexions mineurs qu'il subit sans cesse, dans chaque usage, depuis son apparition jusqu'au XX^e siècle et qui ne cessent de le complexifier, nous allons tenter de « schématiser » cette notion en la réduisant à quelques caractéristiques principales. Deuxièmement, faute de pouvoir offrir une vision panoramique qui embrasserait les deux siècles qui sont au cœur de ce propos, nous allons limiter notre discussion à quelques exemples qui seront pris – à tort ou à raison – comme représentatifs pour les différents moments ou pour les différents « passages » d'un domaine à l'autre que cette notion de population subit. Ce double caractère schématique de notre propos étant annoncé, notre investigation dans cet article suivra les pas suivants: dans un premier temps, nous allons utiliser l'analyse de Foucault de la « variolisation » ou de l'« inoculation » au cours du XVIII^e siècle pour isoler ce qui nous semble être les traits saillants de la notion de population. Ensuite, nous allons vérifier si et dans quelle mesure ces traits saillants se trouvent aussi représentés dans la théorie de la sélection naturelle telle qu'elle est proposée par Darwin. Enfin, dans un troisième moment, nous allons limiter notre discussion au darwinisme social en France – et surtout chez Gustave Le Bon, avec quelques indications tirées aussi de l'œuvre de Georges Vacher de Lapouge – pour évaluer dans quelle mesure les caractéristiques principales de la notion de population se retrouvent en son sein.

Notons aussi, dès le début, que nous n'allons pas du tout nous demander ici si le langage de la « sélection naturelle » peut être légitimement appliqué aux populations humaines dans la manière dans laquelle l'ont fait les darwinistes sociaux (et Darwin lui-même dans une certaine mesure). A priori, notre réponse à cette question serait négative, mais ici n'est pas le lieu pour l'argumenter. Nous allons pourtant essayer de montrer que ce qu'un darwiniste social comme Le Bon fait est, en effet, une sorte de transposition partielle ou fragmentaire du darwinisme dans le domaine sociopolitique, une traduction lacunaire, si l'on veut. Par cela nous comprenons, d'une manière très banale, la coexistence, chez Le Bon, dans le cadre d'un même texte, d'une logique darwinienne avec une logique qui est on ne peut plus

étrangère au darwinisme. Autrement dit, les caractéristiques de la notion darwinienne de population semblent se retrouver chez Le Bon, mais sont, en effet, écartées dès que les besoins argumentatifs le nécessitent. Le résultat de cette juxtaposition ou oscillation est un discours qui est darwiniste en apparence seulement et cette apparence est entretenue par – et entretient en même temps – un équivoque constant à l'égard du niveau à laquelle la sélection est censée agir (ou, autrement dit, un équivoque constant à l'égard des « unités de sélection »).

1. La population et la « variolisation »

Dans les cours de Foucault qui nous concernent ici, la notion de population joue un rôle central dans la description d'un nouveau régime de pouvoir, que Foucault appelle « biopouvoir » et qui vient compléter le pouvoir disciplinaire. Nous n'avons pas à décrire ici en détail ces deux régimes de pouvoir, ni à analyser les rapports empiriques ou théoriques qui existent entre les deux et qui sont, peut-être, plus compliqués que Foucault ne le laisse parfois pas croire. Il est pourtant important pour nous de noter que ce que Foucault appelle « biopolitique » ne peut exister en l'absence de l'objet sur lequel elle s'applique, à savoir la « population » : biopolitique et population sont essentiellement corrélées, la première n'étant rien d'autre que la prise en charge ou plutôt, avec le mot de Foucault, la « régularisation » de la population. Pour faire bref, disons qu'il y a deux éléments qui distinguent les mécanismes de régularisation des mécanismes disciplinaires. Le premier, c'est que les objets sur lesquels s'appliquent les mécanismes de régularisation sont des phénomènes essentiellement ou intrinsèquement globaux, c'est-à-dire des phénomènes qui n'existent que sur le mode de la totalité – c'est ce que j'appellerai dans ce qui suit le caractère statistique de la notion de population. Le deuxième élément distinctif, c'est que ce sont ces phénomènes eux-mêmes qui fournissent la norme à suivre dans le cadre des mécanismes de régularisation (tandis que la norme est première dans les mécanismes disciplinaires et le but est d'infléchir le plus possible le comportement ou les traits des individus vers cette norme préétablie comme optimale ou souhaitable). Ces éléments deviendront d'ailleurs plus clairs pendant notre discussion des caractéristiques de la notion de population – ou de ce qu'on pourrait appeler « phénomènes populationnels » – autour de l'exemple de l'intervention préventive contre la variole connue comme inoculation ou variolisation pendant le XVIII^e siècle. Nous allons traiter ces trois traits saillants de la notion de population l'un après l'autre dans ce qui suit.

a) Caractère *statistique* de la population. L'intervention préventive qui était l'inoculation consistait à ne plus traiter la maladie comme un phénomène qui affecte les individus pris à part, mais comme un phénomène qui affecte

en premier chef une entité globale, collective, totale – la population, donc, indépendamment, en quelque sorte, de sa réalisation dans des individus concrets. Car, aux dires de Foucault, dans la variolisation (et plus tard dans la vaccination) il ne s’agit justement pas « de faire comme on faisait autrefois, à savoir essayer d’annuler purement et simplement la maladie chez tous les sujets chez lesquels elle se présente, ou d’empêcher encore que les sujets qui sont malades aient contact avec ceux qui ne sont pas malades » (Foucault 2004, 63). Il ne s’agit en somme plus de traiter la maladie comme un phénomène individuel, en luttant contre elle dans chaque cas individuel et en essayant de limiter, par l’isolement des individus atteints, le nombre d’individus affectés. Il s’agit, au contraire de calculer les effets globaux de la maladie – le taux de mortalité sur toute la « population », par exemple –, pour pouvoir calculer ensuite si, malgré ses risques, couts et inconvénients, le taux de mortalité qui accompagne la variolisation rend cette dernière avantageuse pour la société. C’est ce genre de calcul, en effet, que fera Bernoulli dès 1760 (Bernoulli 1766). L’efficacité d’un mécanisme de sécurité ou de régularisation comme l’inoculation résultera de la différence entre deux taux globaux, à savoir, par exemple, entre les taux de mortalité de la maladie avec et sans variolisation. On ne lutte donc pas contre la maladie sur le terrain de l’individu (en essayant de le guérir ou en essayant de faire en sorte qu’il n’attrape pas la maladie), mais on lutte contre elle sur le terrain de cette entité collective qui est la population, en répandant des formes moins violentes de la maladie et en réduisant ainsi les effets de mortalité de la maladie sur la société vue comme tout. C’est dire que l’efficacité ou l’opportunité d’une telle intervention ne peut être déterminée que par un calcul statistique: on sait que la variolisation est loin d’être infaillible, on sait qu’elle peut s’avérer être mortelle pour une partie des inoculés; pourtant, si cette fraction est plus petite que celle que caractérise la mortalité habituelle de la variole (en l’absence de la variolisation), on aura ainsi obtenu des arguments en faveur de l’inoculation. Le simple fait de proposer l’adoption de la variolisation comme stratégie publique de lutte contre la variole – et cette proposition a été faite à maintes reprises au cours du XVIII^e siècle – implique déjà une manière – nouvelle – de penser la maladie comme un phénomène qui est à traiter au niveau de la population et non des individus – c’est-à-dire comme un phénomène statistique.

b) La population comme comportant des *sous-catégories* ou *sous-normes*. Comme nous l’avons déjà noté, penser la maladie au niveau de la population implique d’abord une quantification de ses effets – comme la mortalité – sur une société donnée. Dans les termes de Foucault, on a ainsi à faire à un « repérage du normal » (Foucault 2004, 65): tandis que dans les mécanismes disciplinaires on dressait d’abord une norme optimale ou souhaitable – la manière la plus rapide de charger une arme, par exemple – pour essayer de l’imposer ensuite à chaque individu, dans le cas des mécanismes de

régularisation c'est au phénomène lui-même que nous devons demander sa norme à lui, par exemple le taux de mortalité normal ou moyen de la variole. Ayant pourtant obtenu un tel taux normal, nous pouvons pousser l'analyse plus loin, et c'est toujours la maladie elle-même qui partagera la population en une somme de sous-catégories pertinentes: si la mortalité est plus haute dans certaines catégories d'âge (les enfants de moins de trois ans, par exemple), alors le critère d'âge sera pertinent pour la division de la population en sous-catégories. Pourtant, et c'est un fait important, c'est seulement la maladie qui décide des critères pertinents pour ces divisions en sous-catégories ou sous-normes.

c) *Immanentisme* de la population. On obtient ainsi, affirme Foucault, des sous-normes ou des sous-normalités (des taux différents chez certaines catégories d'âge), et l'un des buts d'une intervention de régularisation serait celle de viser à « rabattre les normalités les plus défavorables, les plus déviantes par rapport à la courbe normale, générale, [de] les rabattre sur cette courbe normale, générale » (Foucault 2004, 64), d'essayer de rapprocher le plus possible les taux ou les courbes les plus déviantes du taux ou de la courbe générale moyenne. Mais, et cela est important pour notre propos, Foucault ajoute aussitôt que le taux ou le niveau moyen général « se trouvera d'ailleurs lui-même déplacé par le fait qu'une tranche des individus qui figurent à l'intérieur de cette population générale se trouvera avoir une morbidité ou une mortalité plus faibles » (Foucault 2004, 64-65). Voici une caractéristique importante que nous appellerons, faut d'un terme meilleur, « immanentisme » des phénomènes populationnels. Il s'agit de l'idée qu'intervenir sur une sous-catégorie de la population change le caractère moyen de cette population en entier: réduire l'incidence de la variole – et, par conséquent, le taux de mortalité – chez les enfants de moins de trois ans modifie immédiatement, automatiquement le tout, l'entité globale dont cette sous-catégorie fait partie. Cela n'est, bien entendu, qu'une conséquence du caractère purement statistique à la fois de la sous-catégorie et de l'entité globale.

2. La « pensée populationnelle » chez Darwin

Nous allons maintenant essayer de vérifier si les caractéristiques essentielles de la pensée populationnelle de la variole brièvement analysées plus haut se retrouvent dans la théorie de la sélection naturelle de Darwin. Car, selon Foucault, avec Darwin on passe « du milieu de vie, dans son rapport constitutif à l'organisme, à la population, population dont Darwin a pu montrer qu'elle était, en fait, l'élément à travers lequel le milieu produisait ses effets sur l'organisme » (Foucault 2004, 79). L'innovation est capitale. Lamarck, par exemple, devait penser le rapport entre organisme et milieu comme « une action directe et comme un modelage de l'organisme par le

milieu » (*ibid.*): en d'autres mots, il pensait que le milieu affectait directement les traits des organismes, et c'étaient ces effets individuels qui étaient ensuite passés à la génération suivante. Il n'en est pas de même pour Darwin: le milieu n'est plus censé agir sur les caractéristiques mêmes des individus. Il suffit que, dans un milieu donné, certains individus – ceux possédant un certain trait, par exemple – survivent mieux ou qu'ils soient plus féconds: la génération suivante se trouvera ainsi modifiée sans que le milieu ait un rapport direct avec les caractéristiques des organismes. En d'autres mots, le milieu n'est plus censé agir sur les organismes eux-mêmes: il agit sur – et ses effets sont ainsi identifiables seulement au niveau de – la population. C'est en ce sens, il nous semble, que doit être interprété l'affirmation de Foucault selon laquelle « c'est la problématisation, donc, de la population à l'intérieur de cette analyse des êtres vivants qui a permis de passer de l'histoire naturelle à la biologie » (Foucault 2004, 80).

Il n'est donc pas surprenant que, déjà en 1959, Ernst Mayr avait crédité Darwin d'avoir remplacé la pensée « typologique » avec la pensée « populationnelle » en biologie: c'est cette modification à la fois profonde et subtile qui, argumente Mayr, rend possible sa théorie de la sélection naturelle. Selon Mayr, la pensée typologique conçoit l'espèce comme étant un « type » idéal – presque une idée platonicienne – dont les individus concrets ne font qu'approximer les caractéristiques: le « type » est ainsi premier et il est, en fait, le seul réel; les variations individuelles, quant à elles, ne sont que des écarts par rapport au type, elles n'ont donc, en effet, qu'une existence secondaire par rapport au type et, qui plus est, n'ont qu'une existence négative dans le sens où elles ne décrivent que l'impossibilité des individus concrets d'incarner parfaitement le type idéal. Mayr va donc jusqu'à dire que les variations individuelles sont ainsi des « illusions » (Mayr 1959, 2; voir aussi Mayr 2002, 79-94). Pour une pensée de type populationnel, au contraire, ce sont les variations individuelles qui existent en premier, alors que le type n'est qu'une abstraction obtenue par des calculs statistiques (la moyenne, par exemple). Nous retrouvons ainsi le premier trait de la notion de population: son caractère intrinsèquement statistique. Prenons, par exemple, cette phrase de Darwin, une phrase en apparence très conventionnelle et où rien ne semble se jouer: « je considère le terme espèce comme appliqué arbitrairement, par pure commodité, à un ensemble d'individus se ressemblant de près » (Darwin 1873 [1859], 57). Au premier abord, on aurait l'impression que rien ne distingue le « typologisme » du « populationnisme » dans cette phrase: tant que c'est la ressemblance qui est posée comme critère, tant qu'un individu est dit appartenir à une espèce sur des critères de ressemblance on pourrait avoir l'impression qu'on n'est pas ici très loin du typologisme. Pourtant, il y a une seule expression qui nous en éloigne, et c'est l'expression « each other » (« se ressemblent »): les individus doivent se ressembler *les uns aux autres* pour

qu'on dise qu'ils appartiennent à la même espèce. Ils ne doivent pas ressembler à un modèle, à un type, la ressemblance est, pour ainsi dire, toute entière relative au set d'individus donné et non pas à quelque critère qui soit extérieur à ce set. C'est affirmer, du même coup, et la primordialité de la variabilité (on commence avec les individus, chacun ayant ses traits particuliers, et on établit seulement ensuite dans qu'elle mesure ils se ressemblent), et le fait que les caractéristiques de l'espèce n'ont de réalité que statistique: les caractéristiques des espèces ne sont que la moyenne des propriétés des individus effectivement existants à un moment donné.

Ajoutons qu'il faut distinguer ce que nous venons de dire de certains débats qui ont lieu sur d'autres problèmes relevés par la question darwinienne d'espèce, par exemple ceux qui visent à déterminer si Darwin était un réaliste ou un nominaliste par rapport à l'espèce en tant que catégorie (voir, par exemple, Stamos 1996), ou s'il avait ou non une définition de la notion ou de la catégorie d'espèce elle-même (voir Stamos 2013). Ce que nous affirmons ici, c'est que les *caractéristiques* d'une espèce n'ont qu'une existence statistique – et pour cela il n'est pas nécessaire de savoir (il est, en effet, indifférent de savoir) si Darwin était nominaliste quant aux espèces ou non, ou s'il avait une définition précise de la catégorie d'espèce elle-même.

Et si ces caractéristiques n'ont qu'une existence statistique, cela veut aussi dire qu'elles peuvent changer. Et, comme nous l'avons déjà annoncé dans la discussion des remarques de Foucault sur Darwin, la manière dans laquelle ces caractéristiques changent rejoignent les deux autres traits essentiels de la notion de la notion de population identifiés plus haut. Si la théorie de la sélection naturelle présuppose, comme nous l'avons vu, une primordialité de la variabilité, cela implique aussi que chaque set ou collection d'individus – chaque « population » donnée – présentera toujours un nombre pratiquement indéfini de *sous-catégories* potentielles. Plus concrètement, les individus d'une collection donnée peuvent potentiellement être rangés dans une multitude de sous-catégories selon, par exemple, leur couleur, leur taille, ou plus généralement, selon leurs particularités anatomiques, morphologiques ou de comportement. Pourtant, c'est l'environnement seul qui décidera quelle propriété ou propriétés seront pertinentes du point de vue sélectif. C'est ce qui transparait lorsque Darwin dit, par exemple, que « La sélection naturelle n'agit jamais que d'une façon expérimentale [*tentative*]. Certains individus, certaines races ont pu acquérir des avantages incontestables et, cependant, périr faut de posséder certains autres caractères » (Darwin 1891 [1871], 153). Ce sont les circonstances, le milieu qui décident quel est le trait avantageux à un moment donné, et tous les individus d'une population donnée sont alors « rangés » ainsi en plusieurs sous-catégories, en fonction de leur possession et du degré de leur possession de ce trait. Les sous-catégories d'une population sont donc

déterminées par l'environnement (qui impose le critère pertinent pour la catégorisation et son importance, tout comme, plus haut, la variole, avec ses taux de morbidité ou de mortalité, opérait une division de la population en sous-catégories). Et précisément parce qu'elles sont déterminées par l'environnement, ces sous-catégories ne sont pas données en bloc et une fois pour toutes, mais, au contraire, manifestent une certaine « fluidité », et cela dans un double sens. D'abord, une fluidité qu'on pourrait appeler « dimensionnelle », dans le sens où, pour un individu, se trouver dans une sous-catégorie défavorisée par rapport à un trait donné ne signifie pas que le même individu ne peut pas se trouver dans une catégorie favorisée, selon un autre critère ou selon la catégorisation qui découle d'un autre trait pertinent, lui-aussi, dans le même milieu (Mayr 1959, 4). Et, deuxièmement, une fluidité temporelle, dans le sens où les traits pertinents pour la détermination des sous-catégories peuvent changer (et changent effectivement) avec l'environnement.

Nous arrivons ainsi à la troisième caractéristique de la population, ce que nous avons appelé *l'immanentisme*. Car la moindre intervention dans une partie ou une sous-catégorie d'une collection d'individus entraîne une modification des caractéristiques globales de cette population ou même de cette espèce. Si le milieu défavorise une catégorie donnée et éventuellement l'élimine, cela affecte automatiquement les caractéristiques globales de la population ou de l'espèce donnée, précisément parce que ces caractéristiques ne sont que la moyenne statistique des caractéristiques des individus qui les composent. Il ne s'agit donc pas de dire, comme en économie, par exemple, qu'un changement local – par exemple, la croissance du prix d'une matière première, disons du pétrole – entraînera, par des mécanismes intermédiaires, toutes sortes de changements dans d'autres domaines économiques. Il s'agit de dire qu'un changement dans une sous-catégorie entraînera, sans aucun intermédiaire, un changement des caractéristiques du tout, à travers une relation logique et non pas causale. Par-delà le gradualisme de Darwin, qui, au moins pour la question de la spéciation a été parfois contesté depuis, c'est cela qui est affirmé dans des phrases comme celle-ci: « Quant à la conformation physique, c'est la sélection des individus un peu mieux doués et l'élimination de ceux qui le sont un peu moins, et non la conformation d'anomalies rares et prononcés, qui détermine l'amélioration d'une espèce » (Darwin 1891 [1871], 148). Notons en passant qu'il n'est pas nécessaire que ce changement soit pour le mieux, comme le terme « amélioration des espèces » utilisé par Darwin le laisse croire. Même si les écrits de Darwin nous laissent peut-être suspecter qu'il avait une telle propension à établir un rapport étroit entre l'évolution par sélection naturelle et le progrès, ses déclarations explicites vont parfois contre cette idée, par exemple lorsqu'il affirme que: « Nous devons nous souvenir que le progrès n'est pas une règle invariable » (Darwin 1891 [1871], 152).

Il semble donc que Foucault (et Mayr aussi) semble avoir vu juste, et que les trois traits saillants de la notion de population telle qu'elle surgit dans le domaine de l'administration au cours du XVIII^e siècle se retrouvent dans la théorie de la sélection naturelle de Darwin. Et cela malgré le fait que Darwin réserve le terme de « population » pour les communautés humaines, alors que, pour ce que nous appelons aujourd'hui « populations biologiques » il tend à employer des termes comme « communautés », « collections d'individus », « set d'individus », etc.

3. Population et darwinisme social

Par « darwinisme social » nous comprenons ici l'ensemble d'auteurs – ou plutôt de leurs œuvres – qui ont tenté d'utiliser l'appareil conceptuel de la théorie de la sélection naturelle non seulement pour essayer d'expliquer les origines de l'homme ou de certaines de ses caractéristiques générales présentes (le langage articulé, pour prendre un exemple à l'hasard), mais pour comprendre les rapports interhumains dans les sociétés existantes (qu'il s'agisse donc des rapports ayant lieu à l'intérieur des sociétés dites « civilisées » – la « concurrence » entre les classes, les sexes ou les nations – ou bien des rapports entre ces sociétés et d'autres dont le degré de « civilisation » est prétendu moindre – rapports de colonisation, par exemple). Précisons que, de ce point de vue, Darwin lui-même peut être considéré un darwiniste social, dans le sens où, par exemple, un sous-chapitre de *La descendance de l'homme* est dédié à « La sélection naturelle considérée au point de vue de son action sur les nations civilisées ». Cette tendance à lier les phénomènes sociaux et le darwinisme a eu une forte et rapide évolution après la publication de *L'Origine des espèces* en 1859, et ses influences sont encore bien visibles jusqu'à l'époque de la Seconde Guerre mondiale.

Notre question ici n'est pas celle de comprendre pourquoi le darwinisme a été si rapidement adopté comme un langage capable de rendre compte des rapports sociaux. Ou, pour reprendre les termes de Foucault, nous n'allons pas essayer de comprendre ici pourquoi l'évolutionnisme « est devenu, tout naturellement, en quelques années au XIX^e siècle, non pas simplement une manière de transcrire en termes biologiques le discours politique, non pas simplement une manière de cacher un discours politique sous un vêtement scientifique, mais vraiment une manière de penser les rapports de colonisation, la nécessité des guerres, la criminalité, les phénomènes de la folie et de la maladie mentale, l'histoire des sociétés avec leurs différentes classes, etc. Autrement dit, chaque fois qu'il y a eu affrontement, mise à mort, lutte, risque de mort, c'est dans la forme de l'évolutionnisme que l'on a été contraint, littéralement, de les penser » (Foucault 1997, 229).

Notre question ici n'est donc pas celle de comprendre l'origine, les mécanismes et la rapide mise au travail de cet étroit rapport entre la théorie de l'évolution et les discours de pouvoir. Nous allons, au contraire, essayer de comprendre quelles ont été les transformations tacites ou les mésinterprétations du darwinisme qui étaient d'habitude opérées pour « ajuster » le discours darwiniste aux différentes questions abordées par les darwinistes sociaux (lutte entre classes, colonisation, etc.). Mais il y a une deuxième question qui nous intéresse ici et qui est directement liée à la première. Il s'agit de savoir qu'est-ce qui fait que, malgré ces mésinterprétations ou ajustements du darwinisme, les discours des darwinistes sociaux réussissent encore à garder une apparence darwinienne – qu'est-ce qui fait, pour le dire autrement, que ces discours semblent encore être darwiniens au moment même où ils s'éloignent de ou falsifient certains éléments du darwinisme (ou, du moins, du darwinisme tel que nous le rencontrons dans l'étude des vivants non-humains dans la biologie évolutionniste après Darwin). C'est à cette double question – ou peut-être même cette seule question à double face – que nous allons essayer de répondre par la suite en nous référant brièvement à l'exemple de Gustave Le Bon, que nous allons parfois compléter avec quelques aperçus de l'œuvre de Georges Vacher de Lapouge.

Le livre de 1881 de Gustave Le Bon, *L'homme et les sociétés*, se veut une grande fresque de l'évolution des sociétés humaines et des facteurs qui l'ont influencée, facteurs parmi lesquels la sélection du plus fort ou la lutte pour l'existence occupe une place prééminente. Par conséquent, ce livre noue ensemble la plupart des thèmes des darwinistes sociaux de l'époque, les rapports de colonisation, la compétition entre des diverses catégories sociales, les rapports entre homme et femme étant donc compris à travers une trame conceptuelle d'allure évolutionniste. Pourtant, à y regarder de plus près, les considérations de Le Bon semblent mélanger des positions darwinistes avec des positions complètement non-darwinistes; ou, pour le dire brutalement, l'une des caractéristiques essentielles de la notion darwinienne de population semble à la fois affirmée et infirmée dans le texte de Le Bon. Comme nous l'avons vu plus haut, dans le cas de la théorie de la sélection naturelle, c'est le milieu qui décide quel trait ou traits sont pertinents à un moment donné, et c'est donc lui aussi qui divise la population donnée en sous-catégories, en fonction de chaque trait pertinent. Pourtant, Le Bon – comme beaucoup d'autres darwinistes sociaux, par ailleurs – semble à la fois soutenir cette idée *et* découpler la question de la division en sous-catégories d'une population donnée de la question de l'environnement.

Prenons l'exemple des rapports coloniaux et de la question des croisements entre les diverses races humaines. Le Bon se montre d'abord très favorable à l'idée – qu'il semble pourtant décliner parfois d'une façon

plutôt lamarckienne que darwinienne – selon laquelle c’est l’environnement qui joue un rôle prépondérant dans le façonnement des « races » humaines. Il va jusqu’à dire que « l’Anglais qui va en Amérique tend, dès la seconde génération, à se rapprocher du type du Peau-Rouge. Le fait a été reconnu par trop d’observateurs pour pouvoir être contesté » (Le Bon 1881, I, 198). Pourtant, à peine deux pages plus loin, dans un endroit où il donne des arguments contre les croisements entre ce qu’il appelle des « races très-inégaies » nous pouvons lire cette phrase: « N’est-il pas préférable, pour le progrès de la civilisation, que l’Australie et l’Amérique soient peuplées par ces Anglais dont l’initiative et l’intelligence en ont fait de si puissantes contrées, que de l’être par les produits abâtardies qui auraient pu naître de leurs croisements avec les indigènes ? » (Le Bon 1881, I, 200). L’influence du milieu se trouve ainsi écartée ou oubliée aussitôt après avoir été posée – en effet, si le milieu américain pousse de toute façon les colonisateurs Anglais vers le « type du Peau-Rouge », pourquoi le fait d’urgenter cette transformation par des croisements serait-il à tel point indésirable ?

Cette question est compliquée davantage par le fait que, selon Le Bon, les races humaines constituent des espèces différentes – sinon même des genres différents (Le Bon 1881, I, 202) – quoiqu’il ne se prononce pas sur la question de savoir si ces « espèces » ont une origine commune ou non (*Ibidem*, 201). Ni n’explique pas comment, à partir d’une telle position, nous pouvons nous contenter d’un critère géographico-politique pour distinguer les races (race Anglaise, Allemande, Française, Australienne, etc.) tout en admettant que ces races sont l’effet des longues époques de croisement d’éléments d’origines très diverses et de l’action d’un milieu donné, qui ont fini par former des « races homogènes » (Le Bon 1881, I, 208). Le milieu semble donc à la fois contribuer à la formation d’un « type » donné, mais en même temps ces types semblent être subrepticement présumés ou traités, en fonction des nécessités de la démonstration, comme des types idéaux qui préexistent à et survivront en tant que types à leurs rencontre avec des milieux donnés. Nous assistons ainsi à un « durcissement » des sous-catégories opéré par Le Bon.

Nous devons ajouter que, dans un livre important qui nous a beaucoup servi de guide ici, Mike Hawkins affirme que l’un des facteurs qui a facilité l’apparition et le développement du darwinisme social était la flexibilité du darwinisme quant aux unités de sélection, les caractéristiques formelles du processus de sélection (qu’on rencontre par exemple, chez Darwin – 1871 [1891], 194 – dans une forme très similaire à celle, très influente aujourd’hui, donnée par Lewontin 1970) pouvant être appliquées aussi bien aux individus, aux groupes d’individus (ruches, familles), peut-être même aux espèces (Hawkins 1997, 33-34). Cette idée est soutenue par le fait que beaucoup de darwinistes sociaux recourent à des arguments basés sur l’action de la sélection naturelle à des niveaux supérieurs à l’individu: c’est le

cas de Sydney Webb, Ludwig Gumplowicz, plus tard Georges Valois, et bien d'autres. C'est donc ainsi que, à l'égard de Le Bon, Hawkins souligne « sa présentation de l'évolution comme une force agissant pour le bénéfice de l'espèce, plutôt que de l'individu. Soutient Le Bon: "Elle n'est ni bienveillante ni cruelle la nature. Elle songe seulement à l'espèce et reste indifférente – formidablement indifférente, – envers l'individu" (Le Bon 1898, 375). L'espèce – ou sa contrepartie humaine, la race – est devenu la référence contre laquelle le potentiel progressif ou dégénératif du changement avait à être jugé » (Hawkins 1997, 189, notre traduction).

Il nous semble que Hawkins frôle ici une ambiguïté significative, mais ne la met pas entièrement en évidence. Car si les « races » humaines sont autant d'espèces pour Le Bon (« nous continuos à employer fréquemment le mot race parce qu'il est le plus usité, mais en le considérant pour l'homme comme synonyme d'espèce » – Le Bon 1881, I, 204) il devient très difficile à comprendre à quoi il se réfère lorsqu'il affirme que « chez tous les être vivants, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, la sélection qui résulte du combat pour l'existence restera toujours la condition essentielle du progrès » (Le Bon 1881, I, 196). Quel est l'homme auquel se réfère l'expression « progrès de l'homme » (*ibid.*): est-ce la « totalité » des hommes ou seulement certaines « races » privilégiées ? Il nous semble que cette ambiguïté entretenue par Le Bon joue un rôle important dans ses considérations.

Il faudrait ajouter ici, d'une manière plus générale, que nous essayerons, dans ce qui suit, de nuancer l'idée de Hawkins et de montrer que non seulement la flexibilité du darwinisme quant aux unités de sélection facilite la tâche des darwinistes sociaux, mais que, en plus: a) ceux-ci entretiennent une indécision constante entre les niveaux de la sélection qui ne caractérisait sans doute pas la position darwinienne; b) et cette indécision constante est elle-même facilitée par et facilite en même temps la négation, souvent opérée par les darwinistes sociaux, des caractéristiques principales de la notion de population indiquées plus haut.

Mobilisant moins d'éléments conceptuels, un autre exemple illustre peut-être mieux cette idée. Le Bon fournit un argument assez compliqué pour justifier pourquoi il ne faudrait pas donner aux femmes la même éducation qu'aux hommes (et, par conséquent, ni les mêmes emplois). Son raisonnement semble être celui qu'en donnant, dans les sociétés modernes, aux femmes la même éducation qu'aux hommes, on aurait en fait opéré une sorte de sélection, dans le sens où, au lieu de se réduire, la différence entre le volume du crâne féminin et celui du crâne masculin a augmenté – et, par là, conclut Le Bon, la différence d'intelligence aussi. Bien entendu, il y a beaucoup de trous dans cet argument (qui n'explique pas, par exemple, comment les traits d'un sexe sont transmis au même sexe dans la génération suivante, sans pourtant être aussi transmis à l'autre sexe). Mais ce qui est plus important pour nous ici, c'est que Le Bon prétend que les mesures

effectuées pour établir l'évolution des différences entre les sexes du volume du crâne confirment le raisonnement théorique suivant: « La civilisation ne pouvant agir également sur des intelligences inégales, et les plus développées devant nécessairement en profiter davantage que celles qui le sont moins, il est facile de voir, par des considérations mathématiques élémentaires, que la différence qui les sépare doit aller en augmentant à chaque génération » (Le Bon 1881, II, 151).

Selon un tel argument, les sociétés civilisées constituent une sorte de milieu sélectif où sont favorisées les intelligences supérieures. Pourtant, en admettant pour un instant une telle présupposition, une logique « populationniste » telle que nous l'avons explicitée ci-dessus nous pousserait à nous représenter plusieurs catégories de personnes à l'intérieur d'une société donnée, rangées selon leur niveau d'intelligence – et cela indépendamment de leur race ou de leur sexe. Voilà ce que refuse, justement, Le Bon, car, lorsqu'il décrit les résultats de ces mesures sur le volume du crâne il note: « On ne saurait nier, sans doute, qu'il existe des femmes fort distinguées, très-supérieures à la moyenne des hommes, mais ce sont là des cas aussi exceptionnels que la naissance d'une monstruosité quelconque, telle, par exemple, qu'un gorille à deux têtes, et par conséquent négligeables entièrement » (Le Bon 1881, II, 158).

Au lieu d'être intégrées dans la sous-catégorie des intelligences supérieures – et donc peut-être aussi de recevoir, selon le raisonnement de Le Bon, une éducation « semblable à celle de l'homme » – ces femmes « fort distinguées » sont rangées dans la catégorie des monstruosité. En d'autres termes, les sociétés civilisées sont bien des milieux sélectifs favorisant les intelligences supérieures – mais pas pour les femmes ! Le Bon ne suit donc pas son raisonnement de type sélectif jusqu'au but: au lieu de conclure que c'est le milieu donné qui « range » les individus dans certaines sous-catégories, il se contente de ranger les individus selon des critères extérieures: homme et femme sont ainsi des catégories plus fortes et plus importantes que celles qu'un argument de type sélectif, suivi jusqu'au but, aurait entraîné. La société moderne est ainsi conçue comme un milieu sélectif, mais les sous-catégories de la population qui s'y trouve ne sont plus établies par le milieu, mais sont supposées préétablies. Lorsque les sous-catégories perdent ainsi leurs flexibilité ou leur rapport direct avec l'environnement, nous arrivons dans cette bizarre situation où le milieu est encore (supposé comme étant) darwinien, mais la population qui s'y trouve ne l'est plus. La difficulté de séparer d'un seul coup d'œil ce qui est darwinien de ce qui ne l'est pas chez Le Bon – comme chez d'autres darwinistes sociaux – vient, à notre avis, de cet agencement paradoxal.

Or, cet agencement paradoxal est corrélé – dans le sens où il la soutient et est à son tour soutenu par elle – à une grande liberté dans le choix des unités sur lesquelles la sélection est supposée agir dans un milieu donné, où,

pour le dire autrement, une grande latitude quant aux « unités de sélection » dans des situations données. Rappelons que, pour Darwin, la sélection avait lieu primordialement au niveau des individus et il ne recourait à l'idée de sélection à des niveaux d'organisation biologiques plus larges que comme un dernier recours, dans les cas où l'évolution ou la persistance de certains traits des individus ne pouvaient pas être expliquées par la sélection au niveau d'individus. C'est ainsi que, pour expliquer la persistance de la stérilité de certaines castes d'insectes sociales ou l'altruisme chez l'homme, Darwin recourt à l'idée que la sélection naturelle peut agir aussi sur des groupes d'individus: par exemple, une ruche où la division du travail est plus nette (où les abeilles travailleuses, par exemple, sont spécialisées précisément pour le travail et ne se reproduisent par conséquent plus) peut être favorisée par rapport à d'autres ruches où la division du travail est moins poussée (Darwin 1873 [1859], 257-263 et 1891 [1871], 143). Mais c'était là une solution de dernier recours, à laquelle Darwin appelait seulement parce qu'il ne trouvait pas une explication de ces traits par un processus sélectif agissant au niveau des individus. Pourtant, chez un auteur comme Le Bon, le choix des unités de sélection dans un milieu donné est extrêmement libre et très souvent, chez lui, la sélection est conçue comme agissant d'emblée sur des entités plus larges, composées d'individus mais dont les caractéristiques sont tout de même supposées préétablies. Voici un exemple: « On a dit avec raison que, dans un pays peuplé de mille Saxons et de mille Celtes, les cinq sixièmes de la population seront Celtes après une douzaine de générations; mais que le sixième restant, composé de Saxons, possédera les cinq sixièmes des biens, du pouvoir et de l'intelligence. Bien qu'étant moins nombreux, ils deviendront et resteront maîtres [...] Ce n'est pas le nombre, mais la qualité des habitants d'une contrée qui en fait la valeur» (Le Bon 1881, II, 105).

Deux choses sautent aux yeux dans un tel exemple. Tout d'abord, le caractère statistique de la population, tel que nous l'avons vu plus haut, est oblitéré: les caractéristiques d'une population comme celle à laquelle se réfère ici Le Bon ne sont sans doute pas les caractéristiques moyennes des individus qui la composent, mais sont toutes entières données par ses habitants de « race supérieure ». Deuxièmement, il semble qu'entre des « types » différents (qu'il s'agisse de races, sexes, etc.) il n'y a pas de comparaison possible que qualitative: c'est leur qualité intrinsèque ou qualité « en soi », en quelque sorte, qui fait que l'un soit supérieur ou inférieur à l'autre. Et la sélection, ici, si l'on peut encore utiliser ce terme, a lieu entre des types, car « les races inférieures disparaissent rapidement au contact des races supérieures » (Le Bon 1881, I, 200). On se retrouve ainsi dans la même situation paradoxale dans laquelle une société donnée est supposée comme constituant un milieu sélectif, mais, en même temps, ce milieu ne semble jouer aucun rôle dans le choix des propriétés pertinentes des unités

qui sont censées être soumises à la sélection. Les propriétés des types, des races, etc. semblent être données en bloc et une fois pour toutes. Ou, pour le dire plus clairement, si la comparaison entre des types doit être une comparaison qualitative, il résulte que la sélection – si l'on peut encore l'appeler ainsi – semble avoir lieu en premier lieu entre des types idéaux qui sont *instanciés* par des individus, mais dont les caractéristiques ne dépendent pas, elles-mêmes, des propriétés de ces individus.

Pourtant – et l'apparence de darwinisme en dépend largement – il y a aussi chez Le Bon des endroits précis où les caractéristiques des types semblent redevenir des moyennes statistiques des caractéristiques des individus qui les composent, notamment là où il s'agit de justifier la nécessité de certaines mesures sociales ou la nécessité d'entraver certains mécanismes d'aide ou de protection sociale. Nous voyons cela dans des affirmations comme la suivante: « Dans les temps modernes, les efforts de la philanthropie ont considérablement restreint cette sélection [à savoir « la concurrence sous ses diverses formes » qui tendait « au premiers âges de l'humanité » à éliminer « les plus faibles »], et il en résulte que chaque société contient aujourd'hui un nombre parfois considérable d'individus non adaptés à ses conditions d'existence, incapables de pourvoir à leurs besoins. [...] Si les Etats-Unis sont arrivés si rapidement au degré de prospérité qui les caractérise, c'est qu'ils se sont formés par la réunion des hommes les plus énergiques, les plus entreprenants et les plus vigoureux de l'Europe, et que tout individu ne possédant pas ces qualités disparaissait fatalement, et ne pouvait par conséquent altérer la race par ses descendants » (Le Bon 1881, II, 95-96).

Ici c'est la « qualité » moyenne d'un pays et non pas la qualité de sa couche supérieure qui donne la « valeur » de ce pays. Plus encore, ici la simple multiplication des « éléments inférieures » (Le Bon 1881, II, 105) implique une « altération de la race », ce qui semble réintroduire le statisticalisme et l'immanentisme populationnels indiqués plus haut. Des passages comme celui-ci semblent donc suggérer une vision plus orthodoxe de la sélection, dans le sens où elle est conçue ici comme ayant lieu entre des individus et comme modifiant les caractéristiques du « type » que ces individus composent (c'est « l'altération de la race » dont parle Le Bon). Comme nous l'avons déjà affirmé, la difficulté de suivre les considérations de Le Bon mais aussi l'apparence de darwinisme que son texte dégage découlent, en partie, au moins, de l'indistinction constante entretenue entre des diverses unités de sélection ou l'oscillation continue et non-réglée entre plusieurs « niveaux de sélection ». Ce point est confirmé si nous observons la facilité avec laquelle on peut faire proliférer des types d'une manière *ad hoc*, à l'intérieur d'une seule société ou nation, comme dans le cas de la citation antérieure de Le Bon: malades mentaux, phtisiques (voir Le Bon 1881, I, 133-134), criminels, etc. – voici autant de catégories ou types

qui peuvent à chaque instant être « durcies » au gré des nécessités démonstratives, et cela par la simple assumption que ce genre d'affections ou comportements sont strictement héréditaires et qu'ils peuvent donner une description quasi-complète d'un individu et du rôle social qu'il jouera. Nous nous trouvons ainsi, encore une fois, en pleine indistinction entre une position qui conçoit la sélection comme ayant lieu entre des individus et une position qui la conçoit comme ayant lieu entre des unités plus larges, qui sont seulement instanciées par des individus, mais dont les caractéristiques n'en dépendent pas directement.

4. Conclusion

Les principales caractéristiques de la notion de population, telles que nous les avons identifiées dans l'analyse foucauldienne de la variolisation au XVIII^e siècle, semblent donc se retrouver (et jouer un rôle essentiel) dans le cadre de la théorie de la sélection naturelle chez Darwin. Pourtant, dans les travaux de certains darwinistes sociaux – comme Le Bon ou Vacher de Lapouge –, en fonction des nécessités démonstratives, ces éléments sont souvent ignorés ou mis hors circuit, le résultat étant un discours inégal, qui juxtapose des positions darwiniennes avec des positions clairement non-darwiniennes. Ce mélange est facilité par et facilite en même temps une oscillation constante entre plusieurs niveaux de la sélection ou une grande liberté à l'égard des unités de sélection qui prennent – encore une fois, selon les nécessités démonstratives du moment – le centre de la scène dans de tels discours.

Notes

¹ Notons en passage que, à la même chair que Foucault allait occuper au Collège de France, Merleau-Ponty avait nommé, dans son cours de 1959-1960, les phénomènes statistiques des « phénomènes-enveloppe »: voici une expression qui capte bien le fait que de telles phénomènes ne peuvent pas être surpris au niveau du contenu empirique proprement dit, si l'on veut, des faits étudiés, mais seulement à l'analyse de la globalité qu'ils forment (cf., par exemple, Merleau-Ponty 1995, 318-319).

² Dans son cours de science politique donné à l'Université de Montpellier en 1888-1889, Georges Vacher de Lapouge se prononcera très fortement contre cette identification des races avec les nations (Lapouge 1896, 8). Selon lui, l'histoire récente peut être lue comme une sorte de dynamique compétitive entre deux « races » humaines (*Homo Europaeus* et *Homo Alpinus*) qui sont différenciées, entre autres, par leur indice céphalique (le premier étant dolichocéphale, tandis que le dernier était brachycéphale).

³ « L'infériorité du volume du crâne de la femme, comparé à celui de l'homme, principalement dans les races supérieures, est-elle accompagnée d'une infériorité intellectuelle correspondante ? Cette dernière infériorité est trop évidente, je crois, pour être contestée un instant, et on ne peut guère discuter que sur son degré » (Le Bon 1881, II, 157).

⁴ Quant à lui, Georges Vacher de Lapouge ne nous laisse pas douter qu'il existe une supériorité « en soi » de certains « types », c'est-à-dire une supériorité absolue qui n'est pas

relative à un milieu donné: « Les individus supérieurs en soi sont relativement inférieurs quand ils ont moins de chances de succès ou de postérité, en raison du milieu social dans lequel ils luttent pour la vie » (Lapouge 1896, 67). Pour Darwin, la supériorité de certains individus biologiques par rapport d'autres était toujours relative, elle était toujours une fonction de l'environnement donné. Parler, comme le fait Vacher de Lapouge, d'une supériorité en soi, d'une supériorité qui n'est justement pas décidée par les propriétés du milieu donné ne fait donc pas de sens du point de vue de Darwin.

Acknowledgement: This article was supported by a grant of the Romanian National Authority for Scientific Research and Innovation, CNCS – UEFISCDI, project number PN-II-RU-TE-2014-4-2653.

Références

- Bernoulli, Daniel. 1766. « Essai d'une nouvelle analyse de la mortalité causée par la petite vérole et des avantages de l'inoculation pour la prévenir ». *Histoires et Mémoires de l'Académie des sciences* 2: 1-45.
- Darwin, Charles. 1873 [1859]. *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature*. Traduit de l'anglais par J.-J. Moulinié. Paris: C. Reinwald et C^{ie}.
- Darwin, Charles. 1891 [1871]. *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*. Traduit de l'anglais par Edmond Barbier. Paris: C. Reinwald et C^{ie}.
- Foucault, Michel. 1997. « Il faut défendre la société ». *Cours au Collège de France (1975-1976)*. Paris: EHESS/Seuil/Gallimard.
- Foucault, Michel. 2004. *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France (1977-1978)*. Paris: Seuil/Gallimard.
- Hawkins, Mike. 1997. *Social Darwinism in European and American thought, 1860-1945. Nature as a model and nature as a threat*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lapouge, G. Vacher de. *Les sélections sociales. Cours libre de philosophie politique professé à l'Université de Montpellier (1888-1889)*. Paris: A. Fontemoing.
- Le Bon, Gustave. 1881. *L'homme et les sociétés. Leurs origines et leur histoire*. Paris: J. Rothschild.
- Le Bon, Gustave. 1898. *Psychologie du socialisme*. Paris: Félix Alcan.
- Lewontin, R. C. 1970. « The units of selection ». *Annual Reviews of Ecology and Systematics* 1: 1-18.
- Merleau-Ponty, Maurice. 1995. *La nature. Notes. Cours du Collège de France*. Paris: Editions du Seuil.
- Mayr, Ernst. 1959. « Darwin and the evolutionary theory in biology ». In *Evolution and anthropology: A centennial appraisal*, B. J. Meggers (éd.), 1-10, Washington, DC: The Anthropological Society of Washington.
- Mayr, Ernst. 2002. *What evolution is*. London: Phoenix.
- Stamos, David N. 1996. « Was Darwin really a species nominalist ? ». *Journal of the History of Biology* 29 (1): 127-144.
- Stamos, David N. 2013. « Darwin's species concept revisited ». In *The species problem – ongoing issues*, I. Ya. Pavlinov (éd.), 251-280, Rijeka: InTech.